

LES ACCIDENTS DE LA ROUTE

L'automobiliste qui tua un cycliste et blessa un garçonnet à Ennetières s'est fait connaître

Il s'agit d'un représentant de commerce de Tourcoing

Nous avons relaté hier, dans notre édition de Lille, le terrible accident survenu lundi soir, vers 21 h., à Ennetières. Les gendarmes Fréoul et Leclercq, de la brigade de Pont-à-Marcq, trouvèrent sur la route un cycliste étendu évanoui, à côté des débris de son vélo et près de lui, son fils, âgé d'une dizaine d'années, blessé et hors d'état de répondre à la moindre question.

Non loin du vélo en miettes, se trouvait un phare d'auto brisé.



M. J. LEFRANÇOIS « CHERI », son fils âgé de 10 ans, victime de l'accident, à l'hôpital Saint-Sauveur.

En attendant la suite de l'enquête qui s'imposait, le plus pressé était de porter secours aux malheureux, qui, étendus, dans une automobile, étaient au bord de la route. Aussi, sans hésiter, le gendarme Deleu réquisitionna-t-il l'auto d'un fleuriste qui passait pour le transport du cycliste et de l'enfant, à l'hôpital Saint-Sauveur de Lille.

Mais arrivé au dit hôpital, on se rendit compte que en cours de route, le cycliste était décédé.

On prit donc le parti de laisser l'enfant à l'hôpital et de transporter le corps du défunt à la Morgue de Lille.

Les papiers trouvés sur le malheureux permettaient d'établir son identité. Il s'agit de M. Jules Lefrançois, charretier, âgé de 30 ans et demeurant 234, rue de Laubourg-à-Douai, à Lille.

Vers 22 h. 30, deux agents cyclistes de Lille furent chargés d'informer la malheureuse épouse de la victime de l'accident. Il lui fut seulement annoncé que son fils et son mari avaient été victimes d'un accident et que blessés tous deux ils avaient été conduits à l'hôpital Saint-Sauveur, à Lille.

Un coup de théâtre

Or, mardi matin, à 8 heures, M. Tahon Raymond exerçant la profession de représentant de commerce et demeurant 118, rue du Velodrome, à Tourcoing, rendait au commissariat central de Tourcoing et décrivait les circonstances de l'accident de la nuit précédente sur la route d'Ennetières. Le commissaire prit bonne note de cette déclaration, mais cette affaire n'était pas de son ressort. Il avait M. Glorian, juge d'instruction, à Lille, qui répondit téléphoniquement que l'auteur de l'accident devait se rendre à la brigade de Pont-à-Marcq, chargée de l'enquête.

Accompagné, M. Tahon se rendit à Pont-à-Marcq vers 13 heures.

Le récit de l'automobiliste

M. Tahon a fait le récit suivant à M. Loin, chef de la brigade de gendarmerie de Pont-à-Marcq :

« Hier soir, je revenais de Douai, roulant à une allure normale ; sur la route, à Ennetières, ma voiture a subi un choc assez violent, je n'y ai pas attaché d'importance sur le moment. Cependant, à la suite du choc, je me suis rendu compte que le phare avant de ma voiture ne donnait plus, j'ai continué ma route jusqu'à Tourcoing avec le seul éclairage du phare gauche. C'est seulement en rentrant chez moi que je me suis rendu compte de l'absence du phare. Mardi matin, à la lecture des journaux, ce mystère me fut expliqué et j'appris avec stupéfaction que j'étais l'auteur d'un accident mortel et d'un blessé qu'épouvanté je me suis rendu au commissariat de Tourcoing, où il me fut ordonné de venir ici. »

A la suite de ce récit et sur l'ordre de M. Glorian, juge d'instruction, M. Tahon a été laissé en liberté, mais a été prié de rester à la disposition de la Justice.

Une expertise

M. Dodge, expert, requis par M. Glorian, juge d'instruction, s'est rendu dans le courant de la journée d'hier, sur les lieux de l'accident.

D'après les premières constatations, il résulte que la roue avant-droite de la voiture a renversé le cycliste. Le vélo n'porte nettement les traces.

L'épouse rend visite à son fils à l'hôpital Saint-Sauveur

Mme Lefrançois, née Devost Virginie, âgée de 36 ans, a seulement appris la triste vérité mardi matin, par la voie des journaux. On se souvient, en effet, qu'on lui avait dissimulé la vérité.

Toute en larmes, elle se rendit à l'hôpital Saint-Sauveur, dès 8 h., où on lui permit de voir son fils. « Chéri » c'est son prénom — venait précéder de reprendre connaissance quelques instants auparavant, ses premières paroles furent d'embrasser sa femme. La femme s'est aussitôt démise de ses nouvelles de son père. Afin de ne pas l'effrayer, on lui dit qu'il s'en tirait avec une jambe brisée. « Chéri », un joli petit garçon, âgé de 10 ans, porte une tresse au-dessus de la tête, il a été gravement atteint et on redoute une fracture du crâne. Son état est stationnaire.

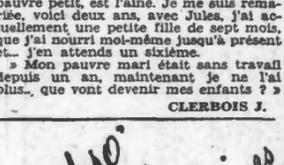
LES CÉRÉMONIES DE LA TOUSSAINT

Le récit de l'enfant

Un camion tamponné une auto et a pris la fuite à Roubaix

Vers 18 heures, avenue Jean-Jaures, dans la partie comprise entre le « Fer à Cheval » et « La Laiterie », à Roubaix, passait en automobile, M. Alphonse Couvent, âgé de 30 ans, rue du Château, vers Lille, lorsqu'il fut croisé par un camion venant en sens inverse.

Le camion tamponna l'auto et prit la fuite.



M. Couvent, le chauffeur de l'auto qui fut tamponné par un camion, à l'hôpital Saint-Sauveur.

Le camion tamponna l'auto et prit la fuite. Le camion tamponna l'auto et prit la fuite. Le camion tamponna l'auto et prit la fuite.

Une grave collision entre chariot et auto à La Sentinelle

Sur la route nationale n° 29, au lieu dit « Petit Couvent », à La Sentinelle, une automobile a tamponné un chariot qui circulait en sens inverse.

Le récit de l'automobiliste

M. Couvent a fait le récit suivant à M. Loin, chef de la brigade de gendarmerie de Pont-à-Marcq :

« Hier soir, je revenais de Douai, roulant à une allure normale ; sur la route, à Ennetières, ma voiture a subi un choc assez violent, je n'y ai pas attaché d'importance sur le moment. Cependant, à la suite du choc, je me suis rendu compte que le phare avant de ma voiture ne donnait plus, j'ai continué ma route jusqu'à Tourcoing avec le seul éclairage du phare gauche. C'est seulement en rentrant chez moi que je me suis rendu compte de l'absence du phare. Mardi matin, à la lecture des journaux, ce mystère me fut expliqué et j'appris avec stupéfaction que j'étais l'auteur d'un accident mortel et d'un blessé qu'épouvanté je me suis rendu au commissariat de Tourcoing, où il me fut ordonné de venir ici. »

A la suite de ce récit et sur l'ordre de M. Glorian, juge d'instruction, M. Tahon a été laissé en liberté, mais a été prié de rester à la disposition de la Justice.

Une expertise

M. Dodge, expert, requis par M. Glorian, juge d'instruction, s'est rendu dans le courant de la journée d'hier, sur les lieux de l'accident.

D'après les premières constatations, il résulte que la roue avant-droite de la voiture a renversé le cycliste. Le vélo n'porte nettement les traces.

L'épouse rend visite à son fils à l'hôpital Saint-Sauveur

Mme Lefrançois, née Devost Virginie, âgée de 36 ans, a seulement appris la triste vérité mardi matin, par la voie des journaux. On se souvient, en effet, qu'on lui avait dissimulé la vérité.

Toute en larmes, elle se rendit à l'hôpital Saint-Sauveur, dès 8 h., où on lui permit de voir son fils. « Chéri » c'est son prénom — venait précéder de reprendre connaissance quelques instants auparavant, ses premières paroles furent d'embrasser sa femme. La femme s'est aussitôt démise de ses nouvelles de son père. Afin de ne pas l'effrayer, on lui dit qu'il s'en tirait avec une jambe brisée. « Chéri », un joli petit garçon, âgé de 10 ans, porte une tresse au-dessus de la tête, il a été gravement atteint et on redoute une fracture du crâne. Son état est stationnaire.

LES CÉRÉMONIES DE LA TOUSSAINT

Le défilé de la manifestation au cimetière militaire de Douai



Le défilé de la manifestation au cimetière militaire de DOUAI.

Dans les Cimetières de Lille

À Lille, dès 10 h. du matin, deux cortèges s'assemblèrent sur la place de la République, devant le général Falcherbe. Le premier de ces cortèges avait à sa tête M. Saint-Venant, adjoint, représentant le maire de Lille, M. Emile Rogier, président du conseil de Préfecture, représentant le préfet du Nord ; M. le colonel Miquel, représentant le général Fein, commandant le 1er corps d'armée, et M. le colonel Armes, représentant le corps d'armée, se rendit au cimetière du Sud.

Devant la plaque commémorative des Cheminots

D'autre part, la Compagnie du chemin de fer du Nord a honoré également les cheminots appartenant à l'inspection de Valenciennes, morts pendant la guerre 1914-18. Devant le haut personnel de la Compagnie appartenant aux services de l'exploitation, de la traction, du dépôt, des services électriques, de la délégation des chemins de fer, des fleurs furent déposées devant la plaque apposée dans la salle des Pas-Perdus.

À ROUBAIX

Un beau temps relatif a présidé à la journée d'hier et la matinée a été favorisée d'un soleil qui n'était pas trop trop disparu ou d'un ami regretté. En une journée et touchante pensée, nombreux furent les visiteurs qui ne cessèrent de venir au cimetière, inclinés sur la tombe des courageux et vaillants soldats tombés face à l'ennemi.

À TOURCOING

Beaucoup de Tourquois ont rendu leur hommage à leurs morts. Ce fut, au long de la journée, par un temps assez agréable, des défilés de parents et amis se rendant aux nécropoles, abandonnées fleuries pour la fête des morts. De même qu'à Roubaix, aucune manifestation officielle ne fut organisée pour hier, la municipalité n'avait organisé dimanche dernier.

À VALENCIENNES

Le brouillard a succédé aux pluies torrentielles de la veille et la matinée d'hier s'est déroulée sans pluie.

À AVESSNES

Par une belle journée, particulièrement bien ensoleillée, nombreux furent les visiteurs qui se rendirent à Avesnes, au cimetière, pour se recueillir un instant sur les tombes des chers disparus.

À BETHUNE

À Bethune, la journée de la Toussaint se déroula selon la tradition. Ce fut une journée de grand calme et de pieux souvenirs.

À LENS

Comme chaque année à Lens, une foule conséquente se rendit aux trois cimetières de la ville et rendit visite aux tombes fraîchement arrangées.

A DUNKERQUE

Comme tous les ans, les fêtes de la Toussaint à Dunkerque ont eu le même caractère, et l'on vit les enfants des écoles et les militaires se rendre au cimetière à 10 h. pour déposer sur les plots des soldats morts pour la France, aussi bien français que belges et anglais, des fleurs du souvenir.

A SAINT-OMER

C'est sous un ciel pur, un ciel qui ne fut pas hier ce que l'on a coutume de nommer « un ciel de Toussaint » que se sont déroulées, à St-Omer, les cérémonies officielles de la reconnaissance aux disparus de la guerre.

DEVANT LA PLAQUE COMMÉMORATIVE DES CHEMINOTS

D'autre part, la Compagnie du chemin de fer du Nord a honoré également les cheminots appartenant à l'inspection de Valenciennes, morts pendant la guerre 1914-18. Devant le haut personnel de la Compagnie appartenant aux services de l'exploitation, de la traction, du dépôt, des services électriques, de la délégation des chemins de fer, des fleurs furent déposées devant la plaque apposée dans la salle des Pas-Perdus.

À ROUBAIX

Un beau temps relatif a présidé à la journée d'hier et la matinée a été favorisée d'un soleil qui n'était pas trop trop disparu ou d'un ami regretté. En une journée et touchante pensée, nombreux furent les visiteurs qui ne cessèrent de venir au cimetière, inclinés sur la tombe des courageux et vaillants soldats tombés face à l'ennemi.

À TOURCOING

Beaucoup de Tourquois ont rendu leur hommage à leurs morts. Ce fut, au long de la journée, par un temps assez agréable, des défilés de parents et amis se rendant aux nécropoles, abandonnées fleuries pour la fête des morts. De même qu'à Roubaix, aucune manifestation officielle ne fut organisée pour hier, la municipalité n'avait organisé dimanche dernier.

À VALENCIENNES

Le brouillard a succédé aux pluies torrentielles de la veille et la matinée d'hier s'est déroulée sans pluie.

À AVESSNES

Par une belle journée, particulièrement bien ensoleillée, nombreux furent les visiteurs qui se rendirent à Avesnes, au cimetière, pour se recueillir un instant sur les tombes des chers disparus.

À BETHUNE

À Bethune, la journée de la Toussaint se déroula selon la tradition. Ce fut une journée de grand calme et de pieux souvenirs.

À LENS

Comme chaque année à Lens, une foule conséquente se rendit aux trois cimetières de la ville et rendit visite aux tombes fraîchement arrangées.

NOTRE ALMANACH

pour 1933 EST PARU

1.75

L'ORACLE DU DESTIN

Des bons mots et mots pour rire ; Des contes et nouvelles ; Des recettes culinaires ; Des conseils sur la T. S. F., la pêche, la mode, le conseil d'hygiène, etc., etc.

A ARRAS

Du soleil, le matin, comme pour célébrer les premiers jours de l'automne, et l'après-midi de la pluie, par intermittence, comme pour rappeler que l'hiver approche.

A CALAIS

Contrairement à ce qui l'on prévoyait la journée d'hier, surtout la matinée, a été gracieuse d'un beau soleil qui semait dans les cœurs un jour consacré au souvenir des disparus.

A DOUAI

Les manifestations de la Toussaint se sont déroulées sous un soleil sans chaleur mais joyeux après le temps maussade et pluvieux de ces derniers jours.

A CAMBRAI

Les trois nécropoles de la Cité ont reçu un nombre inaccoutumé de visiteurs, de parents, d'amis, pleurant un être cher, venant apporter à celui ou celle qui ne cessait de leur être ému d'un cœur qui ne saurait oublier.

A BOULOGNE

Contrairement avec les années précédentes qui connurent le mauvais temps malgré que la semaine et même la veille furent marquées, la Toussaint a bénéficié, à Boulogne, d'une température clémente.

L'HOMMAGE AUX MORTS DE LA GUERRE, A PARIS ET DANS LES GRANDES VILLES DE FRANCE

À Paris, le Président de la République est allé à la messe de la Toussaint au cimetière de la Grande-Bretagne, à Paris.

LA MÉMOIRE DES MORTS DU « PERSÉE » ET DU « PROMÉTHÉE »

À l'occasion de la Toussaint, un pèlerinage aux 1.300 tombes des militaires morts au champ d'honneur a eu lieu au cimetière de Cherbourg.

A LENS

Comme chaque année à Lens, une foule conséquente se rendit aux trois cimetières de la ville et rendit visite aux tombes fraîchement arrangées.

Au feu des enchères, des meubles, bijoux, tableaux et tapis de valeur ont été vendus à Douai

Il est assez curieux de voir des Parisiens, bénéficiaires d'une succession parisienne, venir disperser au feu des enchères dans une salle de vente de province les débris d'un riche héritage.

N'y aurait-il donc plus d'acheteurs possibles dans la capitale ? Les commissaires-priseurs s'y seraient mis en grève ? Les grands marchands d'occasions y auraient-ils donc fermé boutique ?

Quoi qu'il en soit, le fait est là. Nous avons vu à Douai la vente publique d'une majuscule collection de tableaux de maîtres, de meubles anciens, de bijoux de valeur, de tapis somptueux et d'autres objets d'art.

C'est à M. Rodolphe Bassée, commissaire-priseur émérite qu'échut l'honneur de la sensationnelle criée. Il ne fallut pas moins de quatre vacations dont deux se prolongèrent jusqu'à minuit, vendredi et samedi, pour liquider toutes ces choses précieuses.

M. Bassée, qui n'est pas un expert agréé, tint le coup magnifiquement, toujours jovial et plein d'allant. Pendant ces deux jours et ces deux nuits, l'hôtel des ventes de la rue du Gouvernement fut décomposé par les Commissaires, artistes, amateurs ou simples curieux, se pressaient là comme harengs en caque.

Le monde voulait voir, se rendre compte, acheter même. Le catalogue était copieux et les objets de choix. Les tableaux offerts à la convulsiée des amateurs portaient des signatures prestigieuses : Lucas Croux, Rubens, Watteau, Bourgeois, Chéret, etc.

Les écoles classiques françaises, hollandaise, italienne se mêlaient. Les meubles signés, eux aussi, commodes en bois de rose, vitrines antiques, etc.

Les bijoux étaient de prix. Les bijoux étaient accourus d'un peu partout, de Paris même, en la personne d'habités de l'Hôtel Drouot.

Et à l'issue de la vente, le soir, lorsqu'on récapitulait, le bilan accusa un produit de 500.000 francs en chiffres ronds. Mais on constata que les toiles de maîtres avaient connu au cours des quatre séances, un cours de plus ou moins inférieur à celui des années précédentes.

Les bijoux se vendirent beaucoup mieux. On paya 18 billets un bracelet serti de brillants pour 12.000 fr., un collier, 8.000 francs une bague.

C'est n'est pas si mal pour une période de crise et de grande pénurie. Il y a encore de beaux jours de laine qui ne sont point troués.

LE CANTINIER DU 43^e R. I. S'EST SUICIDÉ À LILLE

Mardi matin, vers 7 h. 45, M. Delplace Charles, âgé de 31 ans, bataillon à bord du « Sainte-Thérèse », au camp de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

M. Delplace, commissaire du 2^e arrondissement, fut informé et averti le lendemain de la mort de son subordonné. Le corps fut ramené à la morgue de la Deule, à hauteur du pont de Ramponneau, à Lille, fit amener son corps à la morgue.

LE GOUFFRE D'ENFER

par Jean TRANCHANT

Résumé des précédents feuilletons

Aux environs de Saint-Etienne, au lieu dit « Le Gouffre d'Enfer », Claude Montgraud est blessé d'un coup de revolver que lui tire une femme. Il est recueilli par le docteur Teyras. La femme s'appelle Jeanne, qui est jeune et jolie, apporte ses soins au blessé.

Jeanne recueilli, de condition modeste, a épousé Pétrus Bonneton, un brave et honnête fermier.

Claude Montgraud est un beau garçon dont le père est très riche. Peu de femmes lui résistent.

Manuela Riloso, une brésilienne ardente, mais il s'est vite lassé d'elle. La femme femme lui a demandé un dernier rendez-vous.

Elle avait glissé dans la poche de son tailleur, un revolver, véritable joujou. Quand ils furent sur les bords du Gouffre, elle dit :

— Claude, une dernière fois, ne me quitte pas !

— Manuela, dit doucement Claude, pourquoi insister ? Pourquoi vouloir éterniser un amour qui s'effrite et menace de couler bêtement dans l'indifférence. Toute ma sympathie te reste. J'aurais, pour les instants que j'ai eus près de toi, un souvenir toujours ému, une reconnaissance infinie.

— Des mots, dit Manuela. Tu es bien Français, tu crois me bernier de poésie et de mensonges inutiles. Je ne saurais plus vivre sans toi !

— Tu es mariée, Manuela.

— Je quitterai mon mari, nous partirons.

— Le scandale ?

— Il y a le divorce.

— Non, Manuela, il y a la raison qui me commande de l'arrêter sur une voie dangereuse. Quittons-nous !

— Non !

— Et Manuela, d'un geste brusque, sortit son revolver et tira !

Nous connaissons la suite.

Dès réception du mot de Claude, le docteur Teyras accourut.

L'extraction de la balle était difficile. Le malade devait rester quelque temps dans l'immobilité.

Claude lui dit :

— J'ai peur d'abuser des braves gens chez lesquels je suis.

Mais Teyras répondit :

— Notre hospitalité vous est acquise.

Et Jeanne se taisait.

C'est vers elle que le regard de Claude se portait.

Cette femme était délicieuse. Gillon survenait.

La distance en auto de Saint-Etienne à Rochetaillée étant très courte, le docteur Teyras venait deux fois par jour. On extrairait la balle, et ce ne serait plus qu'un souvenir d'accident, ajoutait le docteur en souriant d'un sourire complice.

Pétrus et Jeanne se retirèrent.

Les deux amis restèrent seuls.

— Tu l'as vue, dit Claude.

— Et je te la prophétise encore.

— Si tel plat, ne fais pas monter ma fièvre, dit Claude en riant. As-tu vu Manuela ?

— Je l'ai vue. Elle voulait venir avec moi se jeter à tes pieds, te demander pardon.

— Et surtout me demander de reprendre la chaîne commune. Merd ! Jamais ! Elle a prononcé contre moi, une condamnation qu'elle a exécutée elle-même avec un sang-froid louable. Je m'en tire heureusement bien, mais ce n'est pas de sa faute si je ne suis pas au fond du Gouffre d'Enfer !

Il y a désormais entre elle et moi un abîme ! ajouta plaisamment Claude.

— Quand seras-tu sérieux ? Claude ? demanda Gillon.

— Quand la vie sera moins belle, et quand j'aurai des raisons pour m'indigner contre elle. Actuellement, je la trouve agréable et j'essaie de la vivre.

— Il y a tout à craindre de Madame Riloso !

— Inutile, je ne veux plus en entendre parler, mais pas du tout !

Une femme qui vous remercie des instants préciés qu'on lui a accordés, en vous tirant dans sa furie de répression incompréhensible, deux balles dans la peau ! Qu'elle reste chez elle !

Puis, passant à une autre idée, il ajouta :

— Et que dis-tu d'ici ? Est-ce assez paisible, n'est-ce pas ? Est-ce assez simple et de simplicité ?

Ce couple rustique, sous ses formes frustes, est-il assez d'un âge qui disparaît ? Et la femme ? As-tu vu la femme ?

— Claude ! dit sévèrement Gillon.

— Tu n'as rien dit, mais je ne peux pas m'empêcher d'exister pour moi, c'est l'amour... Le rêve, c'est une femme ! Jeanne frappait.

Elle apportait le régime ordonné par le docteur Teyras.

Gillon le jeune avocat, regardait avec émotion, cette jeune femme, dont tous les gestes étaient harmonieux.

Jeanne, dans sa toilette simple, laissait apercevoir des lignes admirables.

Elle avait la sérénité d'une conscience pure, qui s'efforçait quand le jour décline, et se réveille au chant du coq pour remplir son labeur, accomplir sa tâche féconde, et profondément humaine.

Il songeait aux paroles de Claude qui révélaient une pensée cynique.

— Manuela, dit doucement Claude, pourquoi insister ? Pourquoi vouloir éterniser un amour qui s'effrite et menace de couler bêtement dans l'indifférence. Toute ma sympathie te reste. J'aurais, pour les instants que j'ai eus près de toi, un souvenir toujours ému, une reconnaissance infinie.

— Des mots, dit Manuela. Tu es bien Français, tu crois me bernier de poésie et de mensonges inutiles. Je ne saurais plus vivre sans toi !

— Tu es mariée, Manuela.

— Je quitterai mon mari, nous partirons.

— Le scandale ?

— Il y a le divorce.

— Non, Manuela, il y a la raison qui me commande de l'arrêter sur une voie dangereuse. Quittons-nous !

— Non !

— Et Manuela, d'un geste brusque, sortit son revolver et tira !

Nous connaissons la suite.

Dès réception du mot de Claude, le docteur Teyras accourut.

L'extraction de la balle était difficile. Le malade devait rester quelque temps dans l'immobilité.

Claude lui dit :

— J'ai peur d'abuser des braves gens chez lesquels je suis.

Mais Teyras répondit :

— Notre hospitalité vous est acquise.

Et Jeanne se taisait.

C'est vers elle que le regard de Claude se portait.

Cette femme était délicieuse. Gillon survenait.

La distance en auto de Saint-Etienne à Rochetaillée étant très courte, le docteur Teyras venait deux fois par jour. On extrairait la balle, et ce ne serait plus qu'un souvenir d'accident, ajoutait le docteur en souriant d'un sourire complice.

Pétrus et Jeanne se retirèrent.

Les deux amis restèrent seuls.

— Tu l'as vue, dit Claude.

— Et je te la prophétise encore.

— Si tel plat, ne fais pas monter ma fièvre, dit Claude en riant. As-tu vu Manuela ?

— Je l'ai vue. Elle voulait venir avec moi se jeter à tes pieds, te demander pardon.

— Et surtout me demander de reprendre la chaîne commune. Merd ! Jamais ! Elle a prononcé contre moi, une condamnation qu'elle a exécutée elle-même avec un sang-froid louable. Je m'en tire heureusement bien, mais ce n'est pas de sa faute si je ne suis pas au fond du Gouffre d'Enfer !

Il y a désormais entre elle et moi un abîme ! ajouta plaisamment Claude.

— Quand seras-tu sérieux ? Claude ? demanda Gillon.

— Quand la vie sera moins belle, et quand j'aurai des raisons pour m'indigner contre elle. Actuellement, je la trouve agréable et j'essaie de la vivre.

— Il y a tout à craindre de Madame Riloso !

— Inutile, je ne veux plus en entendre parler, mais pas du tout !

Une femme qui vous remercie des instants préciés qu'on lui a accordés, en vous tirant dans sa furie de répression incompréhensible, deux balles dans la peau ! Qu'elle reste chez elle !

Puis, passant à une autre idée, il ajouta :

— Et que dis-tu d'ici ? Est-ce assez paisible, n'est-ce pas ? Est-ce assez simple et de simplicité ?

Ce couple rustique, sous ses formes frustes, est-il assez d'un âge qui disparaît ? Et la femme ? As-tu vu la femme ?

— Claude ! dit sévèrement Gillon.

— Tu n'as rien dit, mais je ne peux pas m'empêcher d'exister pour moi, c'est l'amour... Le rêve, c'est une femme ! Jeanne frappait.

Elle apportait le régime ordonné par le docteur Teyras.

Gillon le jeune avocat, regardait avec émotion, cette jeune femme, dont tous les gestes étaient harmonieux.

Jeanne, dans sa toilette simple, laissait apercevoir des lignes admirables.

Elle avait la sérénité d'une conscience pure, qui s'efforçait quand le jour décline, et se réveille au chant du coq pour remplir son labeur, accomplir sa tâche féconde, et profondément humaine.

Il songeait aux paroles de Claude qui révélaient une pensée cynique.

— Manuela, dit doucement Claude, pourquoi insister ? Pourquoi vouloir éterniser un amour qui s'effrite et menace de couler bêtement dans l'indifférence. Toute ma sympathie te reste. J'aurais, pour les instants que j'ai eus près de toi, un souvenir toujours ému, une reconnaissance infinie.

— Des mots, dit Manuela. Tu es bien Français, tu crois me bernier de poésie et de mensonges inutiles. Je ne saurais plus vivre sans toi !

— Tu es mariée, Manuela.

— Je quitterai mon mari, nous partirons.

— Le scandale ?

— Il y a le divorce.

— Non, Manuela, il y a la raison qui me commande de l'arrêter sur une voie dangereuse. Quittons-nous !

— Non !

— Et Manuela, d'un geste brusque, sortit son revolver et tira !

Nous connaissons la suite.

Dès réception du mot de Claude, le docteur Teyras accourut.

L'extraction de la balle était difficile. Le malade devait rester quelque temps dans l'immobilité.

Claude lui dit :

— J'ai peur d'abuser des braves gens chez lesquels je suis.

Mais Teyras répondit :

— Notre hospitalité vous est acquise.

Et Jeanne se taisait.

C'est vers elle que le regard de Claude se portait.

Cette femme était délicieuse. Gillon survenait.

La distance en auto de Saint-Etienne à Rochetaillée étant très courte, le docteur Teyras venait deux fois par jour. On extrairait la balle, et ce ne serait plus qu'un souvenir d'accident, ajoutait le docteur en souriant d'un sourire complice.

Pétrus et Jeanne se retirèrent.

Les deux amis restèrent seuls.

— Tu l'as vue,